

Compte rendu d'un séjour de recherche à Alger, du 8 au 12 septembre 2015 avec le soutien de l'IRMC, par Aroua Labidi, doctorante au sein du Labex « Les passés dans le présent » (Université Paris Ouest Nanterre) associée à l'IRMC

## Séjour de documentation à Alger

L'objectif de ce séjour était de collecter des manuels d'histoire algériens neufs et anciens, les livres scolaires d'histoire étant les principales sources de mon travail de thèse. Mon passage dans la capitale algérienne a été fructueux mais également riche en partage et en rencontres. Ayant été logée au Centre d'études diocésain d'Alger, je garde un très agréable souvenir de la convivialité du lieu et des discussions captivantes avec les différents résidents de passage pour effectuer des recherches sur le terrain, des missions au sein d'organismes divers ou pour apprendre l'arabe.

tantôt critiquée pour les réformes qu'elle propose<sup>4</sup>.

C'est dans ce contexte, où l'enjeu que représente l'école est palpable, que je commence ma quête des manuels scolaires d'histoire. J'ai d'abord visité quelques librairies, on n'y vend pas les manuels scolaires étatiques mais beaucoup de parascolaires pour toutes les matières. Une vendeuse me dit que cela ne sert à rien pour les élèves de réviser tous les chapitres car aux examens nationaux, il faut toujours s'attendre à être interrogé sur la guerre de libération. Voulant me montrer que cette prédominance éclipse d'autres

Après avoir attendu dans la file réservée aux femmes devant la librairie étatique, j'ai pu acheter les manuels d'histoire correspondant à tous les niveaux scolaires.

Concernant les vieux manuels, l'aide de Fouad Soufi<sup>5</sup> a été déterminante pour mon accès à l'INRE<sup>6</sup> où se trouvent tous les manuels édités en Algérie depuis l'indépendance. Dès mon arrivée au centre d'études diocésain, des chercheurs me demandaient si j'avais « quelqu'un » capable de « m'introduire » dans l'administration que je visais. Avec des moues dubitatives, on me parlait de la méfiance des institutions et de leur manque de coopération et cela m'a un peu inquiétée. J'avais écrit quelques semaines avant mon départ à Fouad Soufi afin d'avoir des conseils quant à mes recherches en Algérie et il a eu l'extrême gentillesse de me recommander auprès du directeur de l'INRE dès mon arrivée à Alger. Cela a beaucoup facilité mes démarches, j'ai été très bien accueillie et j'ai pu accéder à la salle des manuels et à la bibliothèque où les étudiants de l'Ecole Normale Supérieure d'Alger viennent préparer leur mémoire. J'ai pu photographier et photocopier tous les manuels d'histoire qui évoquent la conquête arabe et on m'a également donné accès aux textes des programmes officiels.



© photographies de l'auteur

Je suis arrivée à un moment sensible, une rentrée tumultueuse, l'enseignement est en plein débat. En faisant *la chaîne*<sup>1</sup> devant la librairie de l'ONPS<sup>2</sup>, j'ai pu entendre les plaintes des parents excédés par l'attente interminable dans la rue et surtout par le fait que les manuels n'ont pas été distribués dans tous les établissements scolaires comme à l'accoutumée. La rentrée est par ailleurs suivie de près par les journaux qui lui consacrent quotidiennement plusieurs titres<sup>3</sup>. Au cœur de l'agitation, se trouve la ministre Nouria Benghabrit, tantôt louée

aspects de l'histoire algérienne, elle termine par une anecdote à propos de son fils qui trouve que « s'il n'y avait pas eu la France, il n'y aurait pas eu d'histoire en Algérie ». Je me suis également dirigée vers les bouquinistes chez lesquels les manuels d'histoire étaient étrangement absents malgré la présence de toutes les autres matières (philosophie, éducation islamique, géographie, français, mathématiques, physique...)

Afin d'acheter des manuels scolaires neufs, il faut aller du côté des librairies de l'ONPS ou directement dans les écoles.

### Conter l'histoire en Algérie

Pendant mon séjour, j'ai pu visiter trois musées algérois<sup>7</sup> : le Musée national du Bardo<sup>8</sup>, le Musée de l'armée et le Musée public national des Antiquités.

Le musée de l'armée, qui se trouve en face du mémorial du Martyr, raconte l'histoire de l'Algérie à travers le prisme militaire. Le bâtiment est imposant et il est constitué de quatre étages. Une première salle au rez-de-chaussée présente un aperçu du « guerrier algérien » à travers les âges, grâce à des figurines d'environ

50 cm, alignées derrière une longue vitrine. Parmi les figurines présentées, il y a le « guerrier de la Préhistoire », le « guerrier numide », le « guerrier de l'époque islamique », jusqu'à la figure finale du résistant de la Révolution déclinée en plusieurs facettes. Certaines figurines sont exposées avec des armes

feuilles d'or et bordés d'arabesques. 'Uqba Ibn Nafi' est au premier plan sur sa monture dont les sabots touchent déjà les vagues. Il regarde fixement l'horizon, devant quelques autres chevaliers, la scène donne corps à la citation évoquée par la légende « S'il n'y avait pas cette mer, ô Dieu, je poursuivrais la guerre

du film (peintures, photographies, extraits de films) sont axées sur les guerres opposant le « peuple algérien » aux Romains, aux Espagnols, aux Français, etc... la conquête arabe est racontée à travers les monuments qu'elle laisse. Lorsqu'il s'agit des *futûhât*, toute allusion à la guerre est gommée dans un film qui regorge de scènes de combats.

On ressort du musée avec l'impression que l'Algérie a existé en tant que nation depuis la nuit des temps, les légendes consacrées aux époques les plus anciennes parlent déjà de « la terre d'Algérie ». Par ailleurs, le lieu est régi par la représentation : celle des costumes, des armes, des palais, des forteresses. La plupart des épisodes historiques sont peints, reconstruits et il y a peu de place pour la libre interprétation des faits, le public n'est pas invité à douter : « au sein de cette continuité historique, une vérité historique impossible à ignorer est apparue : la lutte du peuple algérien tout au long des siècles pour son indépendance et sa liberté »<sup>11</sup>.

La visite du Musée public national des Antiquités<sup>12</sup> a également été intéressante du point de vue historiographique. Le pavillon des arts islamiques, tardif, fait partie d'un réseau de musées internationaux dédiés aux arts islamiques<sup>13</sup>. Il retrace l'histoire des « arts islamiques » depuis la conquête arabe jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. Le musée contient une collection de costumes, de bijoux, de coffres, d'armes et d'objets d'art. Leurs provenances sont diverses : le Maghreb, le Machrek, l'Empire ottoman et la Perse.

Les objets maghrébins sont « citadins et ruraux »<sup>14</sup> et une place très importante est accordée à l'artisanat kabyle et chaoui. On peut se demander ce que viennent faire des objets traditionnels berbères dans le pavillon consacré aux arts islamiques. Est-ce que l'art que les tribus exerçaient et ont continué d'exercer après l'expansion de l'islam est « islamique » ? Est-ce que l'expression est censée enrober tous les arts locaux qui ont persisté et se sont développés depuis la conquête ? Quelle nécessité a présidé à la création de ce pavillon, le besoin d'avoir un espace dédié aux arts islamiques ou d'avoir une réponse palpable au musée des Antiquités ? L'impression que laisse le musée est que



mais rien n'indique s'il s'agit d'objets historiques ou de reconstructions. Le premier étage est consacré aux périodes historiques précédant la guerre d'indépendance avec de plus amples détails : maquettes de villes et de forteresses, peintures ou tableaux en carreaux de céramique représentant des épisodes importants, mannequins à taille humaine en costume, quelques manuscrits. Les deux derniers étages sont dédiés au récit de la résistance anticoloniale représentée à travers des photographies, des documents d'archives, des objets historiques et des peintures à l'huile représentant « la lutte du peuple » ou « la liesse populaire ».

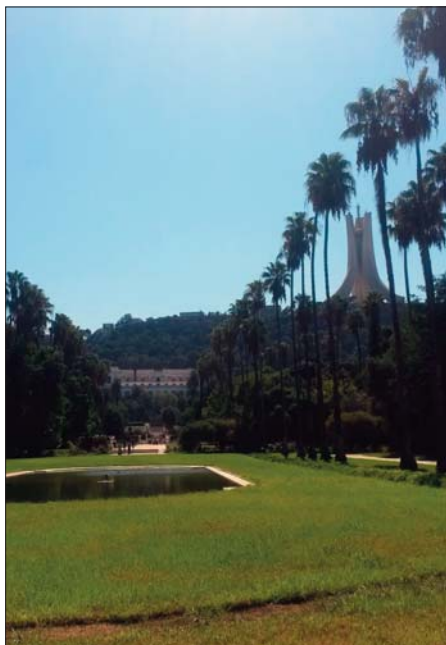
Je me suis intéressée de près au pavillon de la « période islamique (VII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles) »<sup>9</sup> puisqu'il s'agit de la thématique principale de mon travail doctoral. Afin d'illustrer la conquête du Nord de l'Afrique et de l'Andalousie, deux tableaux en carreaux de céramique constituent deux scènes du récit des *futûhât*, le moment où 'Uqba Ibn Nafi' se retrouve face à l'Océan Atlantique, incapable de poursuivre plus loin son entreprise et celui où Tarak Ibn Ziyad arrive en Espagne. Les deux grands tableaux (environ 2 x 1,5m) sont mis en valeur, encadrés avec du bois peint en

sainte en ton nom ». La même légende raconte la mort du conquérant arabe sans en évoquer le responsable historique Koceila : « 'Uqba Ibn Nafi' a été victime d'un piège », aucune mention en effet du chef berbère<sup>10</sup>.



Par ailleurs, un film tourne en boucle à tous les étages, il déroule à travers un montage d'images la chronologie algérienne. Alors que toutes les séquences

« islamique » est un terme qui se voudrait englobant, il définirait un pavillon « endogène » par opposition au pavillon « exogène » qui se trouve dans la même enceinte, à quelques mètres : le musée des Antiquités. Si on poursuit la réflexion en se disant qu'il y a d'un côté l'antique et de l'autre l'islamique, où donc placer les arts amazighs ancestraux qui ont certes continué à se développer après la conquête arabe<sup>15</sup> mais qui l'ont précédée ? Le musée semble avoir éludé la question en plaçant le « berbère » dans « l'islamique » et en affirmant que ce qui est national est islamique et *vice versa*.



Ces visites ont rendu intelligibles à mes yeux les caractéristiques du récit national algérien fondé principalement sur l'idée de symbiose entre Berbères et Arabes, fusion possible grâce à l'islam<sup>16</sup>, et sur l'action du peuple et sa résistance. Cela m'a poussée à comparer avec le discours historique tunisien plutôt focalisé sur la pérennité d'une terre qui accueille au fil des siècles les civilisations successives<sup>17</sup>.

Les discussions qui ont ponctué mon séjour m'ont appris plus d'éléments concernant l'enseignement en Algérie et les débats qu'il a suscités. Le centre d'étude diocésain, plus communément appelé les Glycines<sup>18</sup>, est un lieu propice aux échanges, particulièrement au moment des repas qui sont communs. Les résidents de passage, les Pères habitant sur place ou

les chercheurs algérois se font une joie de pouvoir apporter un éclairage sur des questions méthodologiques ou théoriques. Le fait que ma recherche touche à l'enseignement pousse des personnes à partager avec moi leurs expériences dans le domaine. J'ai pu rencontrer le Père Henri Teissier<sup>19</sup> qui a témoigné du moment où l'État algérien naissant recrutait des professeurs étrangers, il m'a parlé de la difficile entreprise de constituer un corps enseignant formé et efficient au lendemain de l'indépendance. Il a évoqué la manière dont on sélectionnait les instituteurs, les Coptes par exemple avaient le droit de tout enseigner sauf l'arabe, car ils n'étaient pas musulmans. Il attire mon attention sur l'enseignement de l'histoire chez les Kabyles qui se fait à travers les manuels étatiques communs à tous les élèves algériens mais également grâce à des associations culturelles locales. Une chercheuse algérienne me fait part quant à elle de ses souvenirs d'élève frustrée par le « côté dogmatique » des matières dites littéraires comme l'arabe, l'éducation islamique, l'histoire qui étaient pour elle « un tissu de mensonges ».

Le lien entre les « Berbères » et les « Arabes » revient souvent dans les discussions, certains ironisent sur le danger de parler de « conquête arabe » dans un pays où « l'islamisation de la région fait partie de l'ordre naturel des choses ». Les études sur l'historiographie

algérienne montrent que l'insistance sur la fusion entre les Berbères et les Arabes fait parfois même remonter l'origine des Berbères au Moyen-Orient<sup>20</sup>. Ces études évoquent un amalgame voulu entre les deux, un amalgame qu'on retrouve dans les chartes nationales et les manuels scolaires qui parlent volontairement de cohérence, de rencontre fusionnelle entre deux peuples. Parmi les personnes que j'ai rencontrées, certaines trouvent que c'est une manière de faire face au discours colonial qui aurait cherché à différencier les communautés et à faire des Berbères les victimes des Arabes et d'autres pensent qu'il s'agit d'une manipulation idéologique témoignant de l'incapacité de l'État à gérer toute la diversité de sa population<sup>21</sup>.



En Algérie le moment de la conquête arabe est intimement lié à l'histoire des Berbères et à l'enjeu de leur représentativité à l'échelle institutionnelle. Comment donc parler de cette période, comment la dénommer ? Quels sont ses acteurs et comment assumer toute la nature complexe de leurs liens ? Et finalement, quel rôle jouent ces questions dans la définition de la nation algérienne et des Algériens ?

Ce séjour salutaire à bien des égards, a rendu concrète la matière théorique que j'ai pu lire, il m'a permis de mieux structurer mes recherches futures, m'a apporté quelques éléments de réponse et a impulsé de nouvelles interrogations, notamment par rapport à la distinction entre les lignes historiographiques en Algérie<sup>22</sup> et en Tunisie<sup>23</sup>, l'une mettant en avant l'unité du peuple et l'autre l'ouverture de la terre.

Aroua Labidi



<sup>1</sup> « Faire la queue » en algérien.

<sup>2</sup> Office national de la publication scolaire.

<sup>3</sup> « Introduction de Tamazight à Biskra » *El Watan*, 06.09.15, « Rentrée scolaire : De nouveaux établissements ouvriront leurs portes » *El Watan*, 06.09.15, « Rentrée scolaire : Entre optimisme et incertitude » *Le Quotidien d'Oran*, 08.09.15, « Citoyenneté, qualité d'enseignement, équité et égalité des chances pour tous les élèves » *Le Quotidien d'Oran*, 10.09.15, « Rentrée scolaire sans nouveautés : Rien n'est encore tranché pour le bac ! » *Le Quotidien d'Oran*, 05.09.15.

<sup>4</sup> Sociologue, ministre de l'Éducation depuis 2014. La polémique fait suite à la Conférence nationale sur l'évaluation de la mise en œuvre de la réforme du système éducatif en juillet 2015. Les experts y ont proposé l'institutionnalisation d'une pratique existant déjà sur le terrain, à savoir l'usage par les enseignants des langues maternelles durant le cycle préparatoire et les deux premières années du cycle primaire. Leur argument était que l'arabe classique, contrairement à la *darja*, la langue parlée, pouvait représenter une barrière pour les très jeunes apprenants.

<sup>5</sup> Historien, ancien conservateur en chef aux Archives nationales d'Algérie et chercheur au Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (Crasc) d'Oran. J'ai eu la chance de rencontrer Fouad Soufi à Oran pour la Journée d'étude « Archives et historiographie maghrébines des XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles » organisée le 16 mars 2014 par le Crasc et l'IRMC.

<sup>6</sup> Institut national de recherche en éducation.

<sup>7</sup> Il était la plupart du temps interdit de prendre en photo les lieux. Selon l'un des guides qui travaillent au musée national du Bardo, les visiteurs prendraient des photographies pour les vendre au nom du musée, ce qui aurait obligé l'administration à interdire les appareils photo, sauf si c'est le guide qui prend le visiteur avec le « décor ». Le musée national de l'armée interdit même d'avoir son téléphone sur soi durant la visite. Le musée des Antiquités et des arts islamiques autorise quant à lui de photographier les collections.

<sup>8</sup> Le musée national du Bardo est un musée de préhistoire et d'ethnographie, il est ainsi présenté sur sa page Facebook officielle : « Le musée national du Bardo fut inauguré en 1930 comme musée de préhistoire et d'ethnographie à l'occasion du centenaire de la colonisation française en Algérie. Classé monument historique en 1985, il abrite aujourd'hui une collection préhistorique qui comprend des objets paléolithiques et néolithiques (dont des œufs d'autruches qui servaient de bouteilles aux premiers hommes). La pièce maîtresse du musée national du Bardo est le squelette de Tin Hinan, reine des Touaregs ».

La belle demeure ottomane qui abrite en temps normal la dite collection était vide, pour cause

de restauration mais cela a été l'occasion d'apprécier la beauté des lieux et les nombreux carreaux de céramique, en provenance de plusieurs régions méditerranéennes, qui ornent les façades.

<sup>9</sup> L'expression est parfois troquée contre le terme « conquête », *futūhāt* en arabe, moins connoté que le mot français. Les expressions « période islamique » et « période musulmane » qu'on retrouve dans les musées mais aussi dans les manuels scolaires donnent l'impression étrange qu'il s'agit d'une époque révolue, que l'islam ne fait plus partie du paysage historique ou politique. Le problème de la dénomination demeure concret, faut-il désigner l'événement fondateur ou la période en sa totalité, faut-il combiner l'aspect religieux et culturel à travers une formule accommodante telle que « arabo-musulman » ?

<sup>10</sup> Lydia Aït Saadi remarque la même chose à propos des manuels d'histoire qui évitent de dire qui a tué 'Uqba Ibn Nafi', selon elle il s'agirait d'une manière de « préserver l'invincibilité de l'icône » mais on se demande si cela ne témoigne pas également de la volonté de masquer le caractère belliqueux des conquêtes (Lydia Aït Saadi, *La nation algérienne à travers les manuels d'histoire algériens*, thèse de doctorat, INALCO, Paris, 2010, p. 266).

<sup>11</sup> Fascicule du musée (traduction).

<sup>12</sup> « Le musée national des antiquités est le plus ancien musée d'Algérie. Son contenu historique et archéologique témoigne que la terre d'Algérie est sans doute l'une des plus riches du bassin de la Méditerranée [...] L'idée de la construction d'un musée pour les collections antiques revenait à Mr Berbrugger premier conservateur, en 1838 [...] En 1863, le Musée est installé dans le Palais de Mustapha Pacha, rue de l'Etat-major [...] En 1896, des épaves d'une exposition permanente d'objets d'art musulmans furent jointes aux collections d'art antique [...] dans un bâtiment construit à cet effet dans un jardin botanique nommé le Parc de la Liberté inauguré le 19 avril 1897. Des salles nouvelles furent adjointes au noyau primitif, et grâce au savant Stéphane Gsell elles ne tardèrent pas à se meubler [...] Les collections d'art islamique ont été transférées et réexposées dans un nouveau bâtiment inauguré à l'occasion de la journée mondiale des musées le 18 mai 2003. », source : [www.musee-antiquites.art.dz](http://www.musee-antiquites.art.dz).

<sup>13</sup> [www.discoverislimamicart.org](http://www.discoverislimamicart.org).

<sup>14</sup> Fascicule du musée.

<sup>15</sup> Les objets « berbères » présentés sont tous postérieurs à la conquête arabe.

<sup>16</sup> François Siino analyse ainsi le texte de la charte nationale algérienne de 1986 : « le texte constate que l'arrivée de l'Islam au VII<sup>ème</sup> siècle a consacré la fusion entre une civilisation avancée à vocation progressiste et universelle (l'Islam) et un substrat autochtone, certes désorganisé, mais farouchement attaché à sa liberté (les Berbères). La symbiose des deux éléments ayant « donné naissance à une

composante humaine homogène, cohérente aux plans religieux, culturel, social et politique et constituant une entité accomplie » (François Siino, 2010, « Reconquérir le temps, nationaliser l'histoire. Variations algéro-tunisiennes », in MMSH. *Les échelles de la mémoire en Méditerranée*, Actes Sud, 189-209, études Méditerranéennes <halshs-00555050>, 12. Lydia Aït Saadi relève également dans les manuels l'idée de la conquête arabe comme moment constitutif de la « personnalité arabo-islamique des Imazighen » (Aït Saadi, *op. cit.*, 262).

<sup>17</sup> Driss Abbassi a repéré la répétition dans les manuels scolaires d'histoire d'expressions telles que : « pôle d'attraction », « rayonnement », « carrefour », « lieu de rencontres et d'échanges entre les civilisations », « héritage méditerranéen ». Il parle ainsi d'une « géographie à la rescousse de l'histoire » (Driss Abbassi, 2005, *De Bourguiba à Hannibal*, Paris, Karthala, 202).

<sup>18</sup> Car situé au chemin anciennement appelé chemin des Glycines (aujourd'hui chemin Slimane Hocine).

<sup>19</sup> Evêque catholique franco-algérien, né en 1929, archevêque émérite d'Alger.

<sup>20</sup> Lydia Aït Saadi, *op. cit.*, p. 209.

<sup>21</sup> « Le récit concurrent majeur qu'était l'histoire coloniale aboutissait très tôt à la construction d'une « personnalité algérienne » intemporelle présentée comme celle d'un peuple perpétuellement en lutte contre tous les occupants successifs. Une telle définition ne posait pas de problème tant que les « envahisseurs » étaient Romains, Byzantins, Vandales, Espagnols et bien sûr Français. En revanche, elle pouvait devenir plus délicate s'agissant des Ottomans [...] qui, pour être « allogènes » n'en étaient pas moins musulmans. Elle devenait potentiellement scandaleuse concernant les Arabes, arrivés dans le Nord de l'Afrique au VII<sup>ème</sup> siècle », François Siino, *op. cit.*, p. 11.

<sup>22</sup> « A la lecture de textes algériens, cette trajectoire historique est dirigée par un facteur explicatif primordial : la lutte contre les agressions étrangères. Ce qui définit avant tout la « personnalité algérienne » tout au long de l'histoire est cette volonté de résister aux tentatives d'annexion, de contrôle venues de l'extérieur. Cette définition de soi par la « lutte contre l'envahisseur » ne va pas sans poser de problème lorsque se manifestent d'autres types de récits concurrents, comme la revendication d'une identité et d'une mémoire amazigh(s) » *ibid.*, p. 9.

<sup>23</sup> « La nation est circonscrite comme entité historique dont les racines sont d'abord territoriales. La représentation contenue dans les manuels scolaires, selon laquelle la Tunisie est un arbre de racine africaine, de tronc carthaginois et de branches arabo-islamiques, est aujourd'hui une image symbolique des origines de la nation. » Driss Abbassi, *op. cit.*, p. 233.